

Rolland à Istrati : *J'attends de vous des œuvres...*

Journée Panaït Istrati / Romain Rolland
Maison Jules-Roy, Vézelay, 4 juin 2016

Jean Lacoste

Commençons par cette citation de Panaït Istrati à propos de l'amitié qui l'a uni à Romain Rolland : « *Nous avons dû vivre quelquefois ensemble comme deux pétales de la même fleur.* » Et c'est cette amitié d'une qualité rare, mais qui a connu ses difficultés, que nous allons évoquer, grâce à l'hospitalité de la Maison Jules-Roy et le concours de différents spécialistes d'Istrati, Jacques Baujard, auteur d'une belle et très personnelle biographie, *Panaït Istrati. L'amitié vagabonde*, aux Éditions Transboréal ; Ulysse Baratin, spécialiste de littérature grecque moderne, collaborateur de la revue en ligne *En attendant Nadeau* et Christian Delrue, le président de l'Association Panaït Istrati, qui nous fait l'honneur de venir à Vézelay pour cette manifestation.

Nous sommes d'autant plus sensibles à leur présence que nous attachons de l'importance à cette rencontre Rolland/Istrati et une valeur symbolique. Je dois faire, en effet, un aveu : il n'est pas facile pour l'association Romain Rolland d'envisager une telle journée, en raison des polémiques de nature politique qui ont accompagné les relations d'Istrati avec Romain Rolland, et en raison aussi des débats auxquels, lors du colloque de 1994, a donné lieu l'édition de la correspondance, entre le professeur Duchatelet et Roger Dadoun¹, Certains épisodes des relations entre les deux écrivains sont incontestablement à mettre au crédit de Romain Rolland, comme le rôle qu'il a joué dans la découverte du Roumain, les encouragements qu'il lui a prodigués, les conseils qu'il lui a donnés. D'autres épisodes sont moins flatteurs, comme la rupture politique à propos de la Russie soviétique, lors de la publication de *Vers l'autre flamme*, en 1929, même si on peut essayer de comprendre la position de Romain Rolland, qui voulait défendre d'un même mouvement sa nouvelle amie et future épouse, Marie, la « princesse »

d'origine russe, et l'Union soviétique.

Romain Rolland est désormais bien connu à Vézelay... Istrati, quant à lui, est né en 1884 à Braïla, un port de Roumanie sur le Danube, près du delta. Braïla est ainsi devenu, par la grâce des récits d'Istrati, un lieu à l'aura littéraire... même si la réalité postcommuniste d'aujourd'hui est plus décevante, comme le décrit très bien Jacques Baujard. Istrati est le fils d'un contrebandier d'origine grecque, qu'il n'a pas connu, et d'une « immortelle paysanne roumaine » qui s'est sacrifiée pour son fils et que ce dernier a vénérée.

Dans le morne paysage de steppe des *Chardons du Baragan*, quelque part en Valachie, est né un conteur des Mille et une nuits, un voyageur, ou plutôt un « fougueux vagabond » qui a recueilli anecdotes et figures d'une humanité grave et romanesque, dans les quartiers populaires de Braïla et la campagne roumaine : tout un monde de paysans, de commerçants, d'artisans, de prostituées, de débardeurs, de voleurs, d'enfants malheureux, de « haïdoucs », ces bandits populaires, en perpétuelle révolte armée contre les représentants de l'ordre turc et grec.

« – Qu'est-ce que ça veut dire : haïdouc ?

– Tu ne sais pas ? Eh bien, c'est l'homme qui ne supporte ni l'oppression ni les domestiques, vit dans la forêt, tue les *gospodars* cruels et protège le pauvre. » (Présentation des haïdoucs).

Ce que décrit Istrati est un monde rural entre extrême pauvreté et immenses passions, dans une nature vibrante. Mais c'est la Méditerranée scintillante qui attire ce « vagabond » apte à tous les métiers, *polutropos* comme Ulysse « au mille tours ». Alexandrie, Damas, Constantinople sont les étapes d'un voyage perpétuel ; Bucarest aussi, la capitale intellectuelle des Balkans, où

1. Panaït Istrati, Romain Rolland. 1919-1935, *Correspondance intégrale*, établie et annotée par Alexandre Calix. Valence, Canevas Éditeur et Fondation Panaït Istrati, 1989. Préface de Roger Dadoun.

il acquiert une conscience politique et qu'il évoquera notamment dans *Le Bureau de placement*. Istrati se tourne naturellement vers le socialisme à partir de 1905, mais prendra vite ses distances vis-à-vis des politiques de métier, car il reste un « chenapan », un réfractaire, un dis-sident par nature, un franc-tireur.

Après un premier et bref séjour décevant à Paris, c'est à Leysin, en Suisse, dans un sanatorium où il lutte déjà contre la tuberculose qui l'emportera, qu'il apprend le français (1916) en lisant les « classiques », dont *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon..., et en suivant une méthode originale de listes de mots. Et c'est toujours en Suisse qu'en 1919 il découvre, alors qu'il travaille dans un garage Peugeot de Genève, sur les conseils d'un ami juif, la littérature à la fois ambitieuse et sincère de Romain Rolland. Il lit avec passion les volumes de *Jean-Christophe* et la petite *Vie de Beethoven*, ce manuel d'héroïsme vrai. Il publie son premier texte en français dans une revue pacifiste suisse, *La Feuille*, un article intitulé « Tolstoïsme ou bolchévisme », qui est une critique de Tolstoï.

En août 1919 il écrit une lettre de quinze pages à celui qu'il considère comme le « guide spirituel de toute une génération », Romain Rolland. Une lettre qui commence ainsi : « Un homme qui se meurt vous prie d'écouter sa confession ». Istrati lance un cri de détresse et de solitude : « Seul ! Seul après une vie héroïque d'amour, de luttés surhumaines et de grandes amitiés. » Il a surtout, au-delà de la misère, de la maladie et de la solitude, le sentiment qu'il perd la « foi » en la justice, qu'il n'a plus la conviction que « le monde ne va pas bien et qu'il peut être autrement ». Cette poignante « confession », écrite peu de temps après la mort de sa mère, est adressée à Romain Rolland dans un hôtel d'Interlaken en Suisse où l'écrivain n'a, en fait, passé que quelques nuits. Lettre restée donc, hélas !, sans réponse, Romain Rolland est « parti sans laisser d'adresse ».

Déçu, désespéré, en 1920, Istrati est à Paris chez son ami Georges Ionesco, un bottier de la rue du Colisée. Istrati travaille comme peintre en bâtiment...quelques mois. Il se trouve à Nice, janvier 1921, où il travaille comme photographe indépendant sur la Promenade des Anglais, harcelé par la police, méprisé par les touristes ; désespéré, il tente de se trancher la gorge dans le jardin Albert I^{er}. On trouve sur lui la lettre à Romain Rolland et d'autres textes.

Fernand Desprès, journaliste de *L'Humanité*, qui a eu par miracle connaissance de cette lettre, attire l'attention de Romain Rolland sur ce « vaincu de génie » qu'est à ses yeux Istrati, qu'il compare à Gorki.

Rolland prend immédiatement contact avec l'écrivain, le 15 mars 1921, répondant à la lettre envoyée deux ans auparavant... Sa réponse est en premier lieu théologico-politique :

« D'abord, l'avenir de l'humanité n'est pas prédestiné. (...) La victoire ou la défaite de l'humanité n'est pas écrite d'avance. Elle se fait chaque jour. Elle dépend de chacun de nous – de chacun de ceux qui portent en eux quelques étincelles de la grande Force. »

Mais, au-delà de cette conviction politique et mystique, de cette « foi » partagée en la justice ultime, Romain Rolland écrit ceci, sur un plan beaucoup plus personnel :

« Vous avez eu la suprême douleur de perdre – comme moi en même temps que moi – une mère (...) ». Istrati ne doit pas se contenter d'un « espoir social ». « Il faut que vous sentiez l'éternel qui est dans le présent, (...) caché sous un amas de laideurs et de souffrances. (...) La conscience de cette Âme cosmique (...) donne un grand calme à la pensée. »

Istrati, exalté, répond les 19-22 mars 1921 : « Maintenant que vous m'avez rendu à la vie, à cette vie qui revient à grands flots, quelle puissance au monde pourra m'empêcher de vous aimer et d'aimer en même temps tous ces hommes vils ? » En mai 1922, Istrati s'installe dans la région parisienne, à L'Hautil par Triel, pour écrire, encouragé par Rolland qui a célébré en lui (17 avril 1921) la « large, saine et fraîche sensibilité qui évoque (...) le Rousseau des Confessions » ; mais Romain Rolland lui donne cet avertissement : « je n'attends pas de vous des lettres exaltées, j'attends de vous des œuvres. Nous sommes faits pour œuvrer » (18 janvier 1922).

En septembre 1922 Istrati, qui a effectivement beaucoup « œuvré », envoie à Romain Rolland, installé depuis avril à Villeneuve, en Suisse, un manuscrit de 400 pages en français. Romain Rolland en reconnaît immédiatement la valeur dans sa lettre du 24 septembre : « Il y a des plus hauts dons de vie et d'art en certains de ces récits. Tels d'entre eux ont (...) la valeur des meilleurs de Gorki, ou presque des récits populaires de Tolstoï. » Mais Rolland, égal à lui-même, ajoute ce nouvel avertissement : « Que cela ne vous grise point ! (...) Vous savez très mal le français. »

En octobre 1922, lors d'un voyage en Suisse, Istrati passe deux semaines villa Olga, chez Rolland. De retour à Paris, « l'éternel transplanté », dans la cave de la rue du Colisée – baptisée « le sous-sol de l'amitié », offert par son ami Ionesco – il écrit, à force de café et de cigarettes, son premier livre, peut-être son meilleur, *Kyra Kyrallyna*, les tribulations d'un frère et d'une sœur dans l'Orient ottoman, une sorte de *Candide* des Balkans.

Le 12 décembre 1922, c'est par une lettre enthousiaste que Romain Rolland salue chez Istrati « le talent » inné et « le don de conteur ». Il a découvert une véritable littérature du peuple, universelle et exotique, très loin de l'esthétique de la NRF...

« Vous êtes né conteur – écrit Rolland, le 22 février 1923 – grand conteur d'Orient – et j'estime ce don au-dessus de tout autre en art. Aucun livre ne me charme peut-être autant que *Les Mille et Une Nuits*. Écrivez, si vous pouvez, *Les Mille et Un jours de votre vie et de vos rêves !* »

C'est une autre facette de la personnalité de Rolland que nous découvrons à cette occasion : le Rolland romanesque, qui rêve d'aventures exotiques dans sa jeunesse, qui s'enthousiasmera plus tard pour Savary de Brèves... l'ambassadeur d'Henri IV auprès de la Sublime Porte. Romain Rolland écrit une préface pour ces nouvelles « dignes des maîtres russes » et qui vont former les « récits d'Adrien Zografli » :

« Il est un conteur-né, un conteur d'Orient, qui s'enchantent et s'émeut de ses propres récits, et si bien s'y laisse prendre qu'une fois l'histoire commencée, nul ne sait, ni lui-même, si elle durera un heure, ou bien mille et une nuits. »

Et notons une scène trop rare de bonheur à Saint-Malo pour Istrati qui a le joie de voir, en 1923, son nom sur une couverture avec un extrait de *Kyra Kyralina* publié par la revue *Europe*, qui vient de naître, en attendant le livre aux éditions Rieder en mai 1924, suivi de *Oncle Anghel* en décembre de la même année, avec ses deux volets sur la mort de deux oncles haïdoucs de sa famille.

Dans sa contribution au *Liber amicorum* (cet hommage de 1926 pour les 60 ans de Rolland rendu par toutes sortes de signatures prestigieuses) Istrati rappelle les étapes de ses relations avec Romain Rolland et il écrit :

« L'ami était là. Et cet ami réalisait le miracle singulier

pour notre temps de confirmer; par lettre particulière adressée à un camelot bousculé par les agents, sa foi bouleversante, professée dans ses livres. »

Il faut y voir un bel éloge de la cohérence de Romain Rolland, à qui on a fait trop souvent grief de modifier ses positions, et de « partir sans laisser d'adresse ».

Mais je ne vais pas jouer franc jeu avec vous et je vais m'arrêter en 1926, au *Liber amicorum*, organisé par Stefan Zweig ; je m'arrête donc après avoir parlé uniquement de la recontre et de l'amitié, sans parler de la querelle et de la rupture qui vont suivre, à la suite du voyage de Panaït Istrati de 1927-1928 en URSS, pour laisser la parole à nos intervenants.

Je dirai simplement pour conclure que nous devons placer très haut la littérature de Panaït Istrati. Je trouve significatif qu'Istrati ait écrit une préface pour le livre de George Orwell, *Down and Under*, de 1933, d'abord traduit en français sous le titre *La vache enragée*, puis *Dans la dèche à Paris et à Londres*.

Panaït Istrati meurt le 16 avril 1935, s'éteint cette « flamme inextinguible » dont avait parlé Romain Rolland, un exemple, avec Orwell, de « franc-tireur » qui se refuse à l'embrigadement des « doctrinaires ».

juin 2016

Jean Lacoste est écrivain et philosophe. Il a, notamment, établi et présenté le journal de Romain Rolland pour les périodes de 1938 à 1944 : Journal de Vézelay, Ed. Bartillat, Paris, 2012.

Visite de Panaït Istrati à Romain Rolland à Villeneuve (Vaud) oct. 1922

Istrati vient passer huit jours à Villeneuve pour me voir (23-30 octobre). Mais le pauvre garçon n'a pas de chance. Il arrive avec un refroidissement, qui se change en un peu de congestion. Le lendemain de son arrivée, on doit lui mettre des ventouses. Il fait un temps atroce pendant tout son séjour ; en sorte qu'il doit rester, presque toute la semaine, bloqué dans le vilain petit hôtel du Raisin. Je le vois cependant plusieurs fois, et longuement, soit à l'heure du thé, soit pour déjeuner. – J'avoue que je craignais un peu sa visite, car, tout en admirant, par moments, son vrai génie, il ne me faisait pas l'effet très bien équilibré. Il m'a été très sympathique : simple, sincère, affectueux, craignant de s'imposer, une certaine distinction native et une délicatesse certaine, malgré tous les milieux par où il lui a fallu passer. – Il est assez grand, très brun, rasé, un front bas et étroit sous les rudes cheveux qui l'enserrent, un grand nez, une face maigre, marquée de plissements douloureux, et les joues creuses. Il porte à la gorge la cicatrice du coup de rasoir qu'il s'est donné, l'an dernier, et dont il a réchappé par miracle. Il a deux doigts de la main écrasés par un autre accident. – Il parle beaucoup, mais toujours d'une façon intelligible et intéressante. Il est conteur né ; il a le démon du récit. Il n'en est pas d'exemple plus étonnant que la lettre du 1^{er} janvier 1921 qu'il m'écrivit à la veille du suicide et qu'il m'a, depuis, donnée. À cette heure funèbre, au moment d'adresser à la vie un amer adieu, son démon lui fait raconter deux ou trois petites histoires, des souvenirs de sa vie, qui ne semblent avoir d'autres raisons pour resurgir que d'être artistiquement amusantes à conter. Il a d'ailleurs dans son sac à souvenirs une extraordinaire récolte de types et de scènes pittoresques et dramatiques. Sa vie est une variété d'expériences et d'une hardiesse d'aventures qui ne semble plus de notre temps. Il a 38 ans ; et depuis l'âge de 14 ans, il a fait tous les métiers (pour le moment, il est peintre en bâtiment), roulé par tout l'Orient, brûlé de passions, et brûlant d'une vitalité formidable, qui est son vrai génie, (génie doublé par le fait que les milieux balkaniques et danubiens où il était baigné regorgeaient de cette fureur de vivre – et de mourir ou de tuer : car ce sont des natures aussi violentes dans leurs amours ou dans leurs amitiés que dans leurs haines, et quelquefois – comme il nous a conté des ouvriers de Braïla – s'éventrant d'un coup de couteau au milieu d'embrassades fraternelles.) – Il a immensément à raconter ; et tout mon effort est de le pousser à jeter sur le papier le plus vite possible et le plus de ce qu'il a en lui : ensuite, on aura tout le temps de corriger le style et l'orthographe (car il écrit en français, comme un barbare de génie). Ce serait un désastre pour l'art si ce monde intérieur disparaissait, sans avoir le temps de s'exprimer. Et avec un homme aussi volcanique, on peut craindre à tout moment une disparition brusque. – S'il vit 5 ans, avec la même force, je réponds qu'il sera célèbre, avant 10 ans dans toute l'Europe.

Journal inédit de Romain Rolland. 23-30 octobre 1922
(BnF. Fonds Romain Rolland. NAF 26560. MF 30882)